

Vurm, Petr; Senghor,

Le

opold

Se

dar

Léopold Sédar Senghor (1906, Joal, Sénégal – 2001, Verson, France)

In: Vurm, Petr. *Anthologie de la littérature francophone*. 1. vyd. Brno: Masarykova univerzita, 2014, pp. 53-66

ISBN 978-80-210-7091-2; ISBN 978-80-210-7094-3 (online : Mobipocket)

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/131332>

Access Date: 19. 02. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

AFRIQUE SUBSAHARIENNE

Léopold Sédar SENGHOR (1906, Joal, Sénégal – 2001, Verson, France)

Poète, écrivain et homme politique sénégalais, L. S. Senghor est né le 9 octobre 1906 à Joal, petite ville côtière située au sud de Dakar, et mort le 20 décembre 2001 à Vésen en Normandie. Chantre de la négritude, du métissage et de la civilisation de l'universel, il a été le premier président de la République du Sénégal (1960–1980) et le premier écrivain noir élu à l'Académie française en 1983.

L'essentiel de ses écrits politiques et essais littéraires sont rassemblés dans cinq volumes sous le titre *Liberté*, publiés de 1964 à 1993 et ses poésies sont disponibles en un volume *Œuvre poétique*. Son père, Basile Diogoye Senghor est un commerçant catholique appartenant à la bourgeoisie sérère, une ethnie minoritaire au Sénégal. Sa mère, Gnilane Ndiémé Bakhou est une musulmane, d'origine peule, et troisième épouse de Basile. Léopold Sedar Senghor a hérité des Sérères le fait d'avoir, outre un prénom, deux noms : son nom de famille, *Senghor* et son nom sérère, *Sedar* signifiant « qu'on ne peut humilier ». Les Sérères (« Sérérabés », qui se sont séparés) refusant de subir les lois nouvelles et la religion de l'Almany du Fouta, converti à l'islam, voulaient conserver leur culte animiste, leurs croyances propres fondées sur le respect des ancêtres et le lien maintenu à travers eux entre les vivants et les morts : « Tout mon univers intellectuel, moral, religieux était animiste, et cela m'a profondément marqué. C'est pourquoi dans mes poèmes, je parle souvent du "Royaume d'Enfance" » (*La Poésie de l'action*, p. 37–38). Senghor commence ses études au Sénégal, d'abord chez les Pères du Saint-Esprit à la mission catholique de N'Gazobil (1914), puis au collège-séminaire Libermann que ces derniers viennent d'ouvrir à Dakar (1923) et enfin au lycée laïque.

Nulle contradiction aux yeux du poète, entre l'univers sérère qui accepte l'existence d'une surnature, et l'enseignement du catholicisme qui reconnaît l'existence de Dieu. L'unité des traditions catholique et sérère apparaît dans le mouvement de nombreux poèmes. Il s'initie aux études classiques au collège-séminaire : « C'est à Dakar que j'ai reçu la formation la plus solide... C'est ainsi que j'ai appris à tenir compte du sens exact des mots, à rechercher la clarté et l'équilibre de la

phrase » (*France-Culture*, émission radiodiffusée, 1977). En 1927, après avoir obtenu le baccalauréat, il poursuit ses études supérieures à Paris, au Lycée Louis le Grand pour préparer l'école normale supérieure, où il se lie d'amitié avec Aimé Césaire et Georges Pompidou, puis à la Sorbonne.

Il obtient l'agrégation de grammaire en 1935 et suit les cours de Paul Rivet, Marcel Mauss et Marcel Cohen à l'institut d'ethnologie de Paris. L'étudiant en lettres classiques, puis le professeur, aborde et domine rapidement l'héritage littéraire et philosophique gréco-latin et en retire la conviction que la civilisation antique ressemble par bien des aspects à la civilisation africaine : « l'avantage de la civilisation gréco-latine est d'être à la hauteur, mieux, au rythme et à la couleur de la nôtre. Les deux civilisations baignent dans la même atmosphère sociale : morale. (Liberté III, *Défense des lettres classiques*, 1977).

Il défend l'idée d'une fécondation de la civilisation grecque par l'apport premier de la civilisation égyptienne à travers le souvenir des « Éthiopiens », 'du grec « aithiops », « noir », nom qui désignait couramment dans les textes grecs, les peuples de l'Afrique et qui lui fournira le titre de l'un de ses principaux recueils de poésie : *Éthiopiennes* (1956) : « parmi leurs civilisateurs, les anciens Grecs comptaient les Égyptiens et d'Homère à Strabon, ce sont leurs écrivains qui ont fait les plus grands éloges des « Éthiopiens », c'est-à-dire des Nègres » (Liberté 3, « *Le Sénégal, le latin et les humanités classiques* », 1977). C'est aussi l'époque où il crée avec Léon-Gontran Damas et Aimé Césaire la revue contestataire *L'Étudiant noir* en 1934. Dans ces pages, il exprime pour la première fois sa conception de la négritude, notion introduite par Aimé Césaire, dans un texte intitulé « Négrerie » : Mais alors que pour Césaire, la « Négritude » est avant tout l'expression d'une race opprimée qu'il dira « mesurée au compas de la souffrance », Senghor développe l'idée d'une négritude positive, constituée par l'ensemble des richesses culturelles du monde noir, la revendication d'une différence fondatrice et d'une source tout aussi première et vitale que la culture occidentale : « Objectivement, la Négritude est un fait : une culture. C'est l'ensemble des valeurs, économiques et politiques, intellectuelles et morales, artistiques et morales. Subjectivement, la Négritude, c'est aussi assumer les valeurs de civilisation du monde noir, les actualiser et féconder, au besoin avec les apports étrangers, pour le suivre par soi-même et pour soi, mais aussi pour les faire vivre par et pour les autres, apportant ainsi la contribution des Nègres nouveaux à la civilisation de l'Universel » (Liberté 3, *Problématique de la Négritude*).

Senghor s'est efforcé d'établir le concept de négritude sur des bases solides en recourant à l'œuvre de l'ethnologue allemand Léo Frobenius dont les travaux,

Histoire de la civilisation africaine et *Le destin des civilisations*, sont publiés en France en 1936. La culture africaine n'est pas le simple prélude à la logique, à la rationalité, la « mentalité prélogique », lieu commun de la pensée ethno-centriste auquel Lévy-Bruhl s'est acharné à conférer l'autorité de la science, mais une forme essentielle de participation à la réalité qui se manifeste notamment dans l'art, mot auquel Frobenius donne un sens très large. Un régime politique peut être considéré comme une œuvre d'art dans la mesure où l'on peut l'assimiler à une légende vécue, à un jeu théâtral où chacun tient son rôle. Frobenius a réhabilité, aux yeux de Senghor, la raison intuitive qu'il revendiquera par la suite en disant : « l'émotion est nègre comme la raison est hellène » (Liberté I « *Ce que l'homme noir apporte* ») et qui lui vaudra de nombreux détracteurs.

Senghor trouve un autre point d'appui dans la philosophie française, plus précisément dans ce qu'il appelle la « Révolution de 1889 », année au cours de laquelle Henri Bergson publie son *Essai sur les Données immédiates de la Conscience* et qui préconise « un retour conscient et réfléchi aux données de l'intuition ». C'est toutefois Teilhard de Chardin qui lui permet de préciser sa conception d'une civilisation de l'universel. « L'apport original de Teilhard est d'avoir étendu le phénomène de *socialisation* à tous les horizons de l'Espace-Temps [...] De ce mouvement, doit naître la Civilisation de l'Universel, symbiose de toutes les civilisations différentes ». La négritude n'a pas pour objectif le combat mais la coopération ; la lutte mais la communication, socle d'une « véritable union » qui ne confond pas, mais enrichit en prenant en compte les différences.

Au lendemain de la guerre, après avoir été fait prisonnier puis libéré pour cause de maladie, il obtient en 1945 la chaire de linguistique à l'École nationale de la France d'outre-mer qu'il occupe jusqu'à l'indépendance du Sénégal en 1960. Élu député du Sénégal en 1945 et constamment réélu (1946, 1951, 1956) jusqu'à son accession à la présidence de la République en 1960, Senghor publie son premier recueil *Chants d'ombre* qui fait date dans l'histoire de la poésie. Il subit beaucoup d'influences, Claudel, Péguy, Saint-John Perse, mais se revendique de la seule tradition africaine qui informe en profondeur son œuvre. À côté de la raison discursive et de l'ordre rationnel du monde, il existe une méthode globale de découverte et de compréhension du monde : « Le Nègre a les sens ouverts à tous les contacts, voire aux sollicitations les plus légères. Il sent avant que de voir, il réagit immédiatement au contact de l'objet, aux ondes qu'émet l'invisible / C'est sa puissance d'émotion, par quoi il prend connaissance de l'objet ». Sa poésie s'efforce de mettre en scène une « expérience totale de la vie » et vise à la fois une

double connaissance : existentielle et ontologique : « A l'ombre de ta chevelure, s'éclaire mon angoisse aux soleils prochains de tes yeux / Femme nue, femme noire / Je chante ta beauté qui passe, forme que je fixe dans l'Éternel » (*Chants d'ombre*, « Femme noire »). Cette expérience de l'angoisse et de la finitude permet de nommer et dire la vérité de l'être : « Ce que le Nègre apporte, c'est la faculté de percevoir le surnaturel dans le naturel » (*Liberté 1*). Il réalise dans une même mystique l'intégration de deux rituels, l'un hérité du fond de l'âme sénégalaise – le culte des ancêtres –, l'autre découvert par l'enseignement des Pères du Saint-Esprit – la religion de Dieu. « L'animisme consiste, en un mot, dans l'intuition d'un monde surréel, où l'homme est lié, d'une part à l'homme, [...], d'autre part à Dieu par la médiation des Esprits-Ancêtres » (*Liberté 1, L'esthétique négro-africaine*).

Les poèmes d'*Hosties noires* (1948), recueil composé durant sa captivité pendant la seconde guerre mondiale, comportent également une tonalité éminemment religieuse : si les poèmes sont « hosties », c'est parce qu'ils sont eux-mêmes symboles de l'alliance universelle des Noirs et des Blancs, et de tous les hommes. Les hommes, les ancêtres et Dieu cohabitent harmonieusement, il n'y a pas d'opposition mais continuité : « ... un monde où l'on vivait familièrement avec les Morts et les Dieux » (*Liberté 5* : 32). Toute parole, et la poésie est la parole par excellence, qu'elle soit grecque ou africaine, nomme le sacré. « Revenons à Heidegger pour constater que son logos, comme celui des Grecs, dans sa fonction posante, fabricante, est un démiurge : qu'il est poiësis, c'est-à-dire production, création. Et poésie au sens moderne du mot : au sens de « dire qui instaure » le Sacré. Comme Nommo, le Verbe négro-africain » (*Liberté 3* : 234). Son signe majeur dans le monde réel et contemporain est le « masque » qui tient une part si importante dans la culture africaine : « Masques ! ô Masques ! / Je vous salue dans le silence ! / Vous distillez cet air d'éternité où je respire l'air de mes Pères / (*Chants d'ombre*, « Prière aux masques »). Le rythme issu des traditions orales du continent noir, qu'il s'agisse du mouvement de la danse ou de la « transe du tam-tam » est comme l'expression antérieure à la parole, et est au centre, à juste titre, de la poésie de Senghor.

La volonté d'élever l'Afrique à la dignité d'acteur reconnu et d'objet poétique est l'une des plus constantes préoccupations de Senghor qui passe constamment de l'exposé des motifs sociopolitiques à leur intégration dans le processus de création poétique et réciproquement. Jean-Paul Sartre, dans *Orphée Noir*, titre de la préface à *L'Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache* de Senghor (1948), a profondément contribué à faire connaître l'œuvre de Senghor : « l'âme noire est

une Afrique dont le nègre est exilé au milieu des froids buildings, de la culture et de la technique blanches... Il s'agit d'une quête, d'un dépouillement systématique et d'une ascèse qu'accompagne un effort continu d'approfondissement». Senghor se plaisait à résumer sa pensée par cette maxime : « le français est une langue essentielle, le négro-africain, une langue existentielle ». Mais il a toujours cherché à concilier les apports de la civilisation gréco-romaine et les apports de la civilisation négro-africaine, la culture animiste et la religion chrétienne, la négritude et la francité et rêvait d'une civilisation de l'universel. La création de la Francophonie, qu'il a longtemps appelée de ses vœux, en sera l'aboutissement.

Élu le 5 septembre 1960, Senghor est réélu Président de la République du Sénégal en 1963, 1968, 1973, 1978 et se démet de ses fonctions le 31 décembre 1980. Ses activités culturelles seront constantes : en 1966, se tient, à Dakar, le 1er Festival mondial des arts nègres. Il est titulaire de nombreux grands prix nationaux et internationaux de poésie et de littérature, docteur *honoris causa* de trente-sept universités et membre de près d'une dizaine d'académies. Il est élu à l'Académie française, le 2 juin 1983, au fauteuil du duc de Lévis-Mirepoix.

Élégie pour Martin Luther King (du recueil Ethiopiques)

(pour un orchestre de jazz)

I

Qui a dit que j'étais stable dans ma maîtrise, noir
sous l'écarlate sous l'or ?

Mais qui a dit, comme le maître de la masse
et du marteau, maître du dyoung-dyoung du tam-tam.

Coryphée de la danse, qu'avec ma récade sculptée

Je commandais les Forces rouges, mieux que les
chameliers leurs dromadaires au long cours ?

Ils ploient si souples, et les vents tombent et les
pluies fécondes.

Qui a dit qui a dit, en ce siècle de la haine et de l'atome
Quand tout pouvoir est poussière toute force faiblesse,
que les Sur-Grands

Tremblent la nuit sur leurs silos profonds de
bombes et de tombes, quand

A l'horizon de la saison, je scrute dans la fièvre les tornades stériles
Des violences intestines ? Mais dites qui a dit ?
Flanqué du sabar au bord de l'orchestre, les yeux
intègres et la bouche blanche
Et pareil à l'innocent du village, je vois la vision
j'entends le mode et l'instrument
Mais les mots comme un troupeau de buffles
confus se cognent contre mes dents
Et ma voix s'ouvre dans le vide.
Se taise le dernier accord, je dois repartir à zéro,
tout réapprendre de cette langue
Si étrangère et double, et l'affronter avec ma
lance lisse me confronter avec le monstre
Cette lionne-lamantin sirène-serpent dans le labyrinthe des abysses.
Au bord du cœur au premier pas, au premier
souffle sur les feuilles de mes reins
J'ai perdu mes lèvres donné ma langue au chat, je
suis brut dans le tremblement.
Et tu dis mon bonheur, lorsque je pleure
Martin Luther King !

II

Cette nuit cette claire insomnie, je me rappelle
hier et hier il y a un an.
C'était lors le huitième jour, la huitième année
de notre circoncision
La cent soixante-dix-neuvième année de notre
mort-naissance à Saint-Louis.
Saint-Louis Saint-Louis ! Je me souviens d'hier
d'avant hier, c'était il y a un an
Dans la Métropole du Centre, sur la presqu'île
de proue pourfendant
Droit la substance amère. Sur la voie longue
large et comme une victoire
Les drapeaux rouge et or les étandards d'espérance
claquaient, splendides au soleil.

Et sous la brise de la joie, un peuple innombrable
 et noir fêtait son triomphe
 Dans les stades de la Parole, le siège reconquis
 de sa prestance ancienne.
 C'était hier à Saint-Louis parmi la Fête, parmi
 les Linguères et les Signares
 Les jeunes femmes dromadaires, la robe ouverte
 sur leurs jambes longues
 Parmi les coiffures altières, parmi l'éclat des
 dents le panache des rires des boissons.
 Soudain
 Je me suis souvenu, j'ai senti lourd sur mes épaules,
 mon cœur, tout le plomb du passé
 J'ai regardé j'ai vu les robes fanées fatiguées
 sous le sourire des Signares et des Linguères.
 Je vois les rires avorter, et les dents se voiler
 des nuages bleu noir des lèvres
 Je revois Martin Luther King couché, une rose
 rouge à la gorge
 Et je sens dans la moëlle de mes os déposées les
 voix et les larmes, hâ ; déposé le sang.
 De quatre cents années, quatre cents millions
 d'yeux deux cents millions de cœurs deux cents millions de bouches,
 deux cents millions de morts,
 Inutiles, je sens qu'aujourd'hui, mon Peuple je sens que
 Quatre Avril tu es vaincu deux fois mort, quand
 Martin Luther King.
 Linguères ô Signares mes girafes belles, que
 m'importent vos mouchoirs et vos mousselines
 Vos finettes et vos fobines, que m'importent vos
 chants si ce n'est pour magnifier
MARTIN LUTHER KING LE ROI DE LA PAIX ?
 Ah, brûlez vos fanaux Signares, arrachez, vous
 Linguères vos perruques
 Rapareilles et vous militantes mes filles, que
 vous soyez de cendres, fermez laissez tomber vos robes

Qu'on ne voie vos chevilles : Toutes femmes sont nobles
Qui nourrissent le peuple de leurs mains polies
de leurs chants rythmés.
Car craignez Dieu, mais Dieu déjà nous a frappés
de sa gauche terrible
L'Afrique plus durement que les autres,
et le Sénégal que l'Afrique
En mil neuf cent soixante-huit !

III

C'est la troisième année c'est la troisième plaie,
c'est comme jadis sur notre mère l'Égypte.
L'année dernière, ah Seigneur, jamais tu ne
t'étais tant fâché depuis la Grande Faim
Et Martin Luther King n'était plus là, pour chanter
ton écume et l'apaiser.
Il y a dans le ciel des jours brefs de cendres, des
jours de silence gris sur la terre.
De la pointe des Almadies jusqu'aux contreforts
de Fongolimbi
Jusqu'à la mer en flammes de Mozambique,
jusqu'au cap de Désespoir
Je dis la brousse est rouge et blancs les champs,
et les forêts des boîtes d'allumettes qui craquent.
Comme de grandes marées de nausées,
tu as fait remonter les faims du fond de vos mémoires.
Voici nos lèvres sans huile et trouées de crevasses,
c'est sous l'Harmattan le poto-poto des marigots.
La sève est tarie à sa source, les citernes s'étonnent,
sonores
Aux lèvres des bourgeons, la sève n'est pas montée
pour chanter la joie pascale
Mais défont les swi-mangas sur les fleurs les
feuilles absentes, et les abeilles sont mortelles.
Dieu est un tremblement de terre une tornade sèche,
rugissant comme le lion d'Éthiopie au jour de sa

fureur.

Les volcans ont sauté au jardin de l'Eden, sur trois mille kilomètres, comme feux d'artifice aux fêtes du péché

Aux fêtes de Séboïm de Sodome de Gomorrhe, es volcans ont brûlé les lacs

Et les savanes. Et les maladies, les troupeaux ; et les hommes avec

Parce que nous ne l'avons pas aidé, nous ne l'avons pas pleuré Martin Luther King.

Je dis non, ce ne sont plus les kapos, le garrot le tonneau le chien et la chaux vive,

Le piment pilé et le lard fondu, le sac le hamac le micmac, et les fesses au vent au feu, ce ne sont plus le nerf de bœuf la poudre au cul

La castration l'amputation la cruxifixion – l'on vous dépèce délicatement, vous brûle savamment à petit feu le cœur

C'est la guerre post-coloniale pourrie de bubons, la pitié abolie le code d'honneur

La guerre où les Sur-Grands vous napalment par parents interposés.

Dans l'enfer du pétrole, ce sont deux millions et demi de cadavres humides

Et pas une flamme apaisante où les consumer tous

Et le Nigéria rayé de la sphère, comme la Nigritie pendant sept fois mais sept fois soixante-dix ans.

Sur le Nigéria Seigneur tombe, et sur la Nigritie, la voix de Martin Luther King !

IV

C'était donc le quatre Avril mil neuf cent soixante huit

Un soir de printemps dans un quartier gris, un quartier malodorant de boue d'éboueurs

Où jouaient au printemps les enfants dans les rues, fleurissaient le printemps dans les cours sombres

Jouaient le bleu murmure des ruisseaux, le chant
des rossignols dans la nuit des ghettos
Des cœurs. Martin Luther King les avait choisis,
le motel le quartier les ordures les éboueurs
Avec les yeux du cœur en ces jours de printemps,
ces jours de passion
Où la boue de la chair serait glorifiée dans la
lumière du Christ.
C'était le soir quand la lumière est plus claire et l'air plus doux
L'avant-soir à l'heure du cœur, de ses floraisons
en confidences bouche à bouche, et de l'orgue
et du chant et de l'encens.
Sur le balcon maintenant de vermeil, où l'air est plus limpide
Martin Luther debout dit pasteur au pasteur :
« Mon frère n'oublie pas de louer le Christ dans sa
résurrection, et que son nom soit clair chanté ! »
Et voici qu'en face, dans une maison de passe de
profanation de perdition, oui dans le motel Lorraine
– Ah, Lorraine, ah, Jeanne la blanche, la bleue,
que nos bouches te purifient, pareilles à l'encens qui monte !
Une maison mauvaise de matous de marlous, se tient
debout un homme, et à la main le fusil Remington.
James Earl Ray dans son télescope regarde le Pasteur
Martin Luther King regarde la mort du Christ :
« Mon frère n'oublie pas de magnifier ce soir le
Christ dans sa résurrection ! »
Il regarde, l'envoyé de Judas, car du pauvre vous avez
fait le lycaon du pauvre
Il regarde dans sa lunette, ne voit que le cou tendre
et noir et beau.
Il hait la gorge d'or, qui bien module la flûte des anges
La gorge de bronze trombone, qui tonne sur
Sodome terrible et sur Adama.
Martin regarde devant lui la maison en face de
lui, il voit des gratte-ciel de verre de lumière
Il voit des têtes blondes bouclées des têtes sombre

frisées, qui fleurissent des rêves
 Comme des orchidées mystérieuses, et les lèvres
 bleues et les roses chantent en chœur comme
 l'orgue accordées.
 Le Blanc regarde, dur et précis comme l'acier.
 James Earl vise et fait mouche
 Touche Martin qui s'affaisse en avant, comme une fleur odorante
 Qui tombe : « Mon frère chantez clair Son nom, que
 nos os exultent dans la Résurrection ! »

V

Cependant que s'évaporait comme l'encensoir le cœur du pasteur
 Et que son âme s'envolait, colombe diaphane qui monte
 Voilà que j'entendis, derrière mon oreille gauche, le battement lent du tam-tam.
 La voix me dit, et son souffle rasait ma joue :
 « Ecris et prends ta plume, fils du Lion ». Et je vis une vision.
 Or c'était en belle saison, sur les montagnes du Sud
 comme du Fouta-Djallon
 Dans la douceur des tamariniers. Et sur un tertre
 Siégeait l'Etre qui est Force, rayonnant comme un diamant noir.
 Sa barbe déroulait la splendeur des comètes ; et à ses pieds
 Sous les ombrages bleus, des ruisseaux de miel blanc de frais parfums de paix.
 Alors je reconnus, autour de sa Justice sa Bonté,
 confondus les élus et les Noirs et les Blancs
 Tous ceux pour qui Martin Luther avait prié.
 Confonds-les donc, Seigneur, sous tes yeux sous ta
 barbe blanche :
 Les bourgeois et les paysans paisibles, coupeurs de
 canne cueilleurs de coton
 Et les ouvriers aux mains fiévreuses, et ils font
 rugir les usines, et le soir ils sont soulés d'amertume amère.
 Les Blancs et les Noirs, tous les fils de la même terre mère.
 Et ils chantaient à plusieurs voix, ils chantaient
 Hosanna ! Alléluia !
 Comme au Royaume d'Enfance autrefois, quand je rêvais.
 Or ils chantaient l'innocence du monde, et ils dansaient la floraison

Dansaient les forces que rythmait, qui rythmaient la
Force des forces : la Justice accordée, qui est
Beauté Bonté.
Et leurs battements de pieds syncopés étaient comme
une symphonie en noir et blanc
Qui pressaient les fleurs écrasaient les grappes, pour
les noces des âmes :
Du Fils unique avec les myriades d'étoiles.
Je vis donc – car je vis – Georges Washington et
Phillis Wheatley, bouche de bronze bleue qui
annonça la liberté – son chant l'a consumée
Et Benjamin Franklin, et le marquis de La Fayette
sous son panache de cristal
Abraham Lincoln qui donna son sang, ainsi qu'une
boisson de vie à l'Amérique
Je vis Booker T. Washington le Patient, et William E.B.
Dubois l'Indomptable qui s'en alla planter sa tombe en Nigritie
J'entendis la voix blues de Langston Hughes, jeune
comme la trompette d'Armstrong. Me retournant je vis
Près de moi John F. Kennedy, plus beau que le rêve
d'un peuple, et son frère Robert, une armure fine d'acier.
Et je vis – que je chante ! – tous les Justes les Bons,
que le Destin dans son cyclone avait couchés
Et ils furent debout par la voix du poète, tels de
grands arbres élancés
Qui jalonnent la voie, et au milieu d'eux Martin Luther King.
Je chante Malcolm X, l'ange rouge de notre nuit
Par les yeux d'Angela chante Georges Jackson,
fulgurant comme l'Amour sans ailes ni flèches
Non sans tourment. Je chante avec mon frère
La Négritude debout, une main blanche dans sa main
vivante
Je chante l'Amérique transparente, où la lumière est
polyphonie de couleurs
Je chante un paradis de paix.

Congo (pour trois kôras et un balafon), du recueil Ethiopiques

Oho ! Congo oho ! Pour rythmer ton nom grand sur les eaux sur les fleuves sur
toute mémoire

Que j'émeuve la voix des kôras Koyaté ! L'encre du scribe est sans mémoire.

Oho ! Congo couchée dans ton lit de forêts, reine sur l'Afrique domptée

Que les phallus des monts portent haut ton pavillon

Car tu es femme par ma tête par ma langue, car tu es femme par mon ventre

Mère de toutes choses qui ont narines, des crocodiles des hippopotames

Lamantins iguanes poissons oiseaux, mère des crues nourrice des moissons.

Femme grande ! eau tant ouverte à la rame et à l'étrave des pirogues

Ma Saô mon amante aux cuisses furieuses, aux longs bras de nénuphars calmes

Femme précieuse d'ouzugou, corps d'huile imputrescible à la peau de nuit
diamantine.

Toi calme Déesse au sourire étale sur l'élan vertigineux de ton sang

O toi l'Impaludée de ton lignage, délivre-moi de la surrection de mon sang.

Tamtam toi toi tamtam des bonds de la panthère, de la stratégie des fourmis

Des haines visqueuses au jour troisième surgies du potopoto des marais

Hâ ! sur toute chose, du sol spongieux et des chants savonneux

de l'Homme-blanc

Mais délivre-moi de la nuit sans joie, et guette le silence des forêts.

Donc que je sois le fût splendide et le bond de vingt-six coudées

Dans l'alizé, sois la fuite de la pirogue sur l'élan lisse de ton ventre.

Clairières de ton sein îles d'amour, coffines d'ambre et de gongo

Tanns d'enfance tanns de joal, et ceux de Dylôr en Septembre

Nuits d'Ermenonville en Automne – il avait fait trop beau trop doux.

Fleurs sereines de tes cheveux, pétales si blancs de ta bouche

Surtout les doux propos à la néoménie, jusques à la minuit du sang.

Délivre-moi de la nuit de mon sang, car guette le silence des forêts.

Mon amante à mon flanc, dont l'huile fait docile mes mains mon âme

Ma force s'érige dans l'abandon, mon honneur dans la soumission

Et ma science dans l'instinct de ton rythme. Noue son élan le coryphée

A la proue de son sexe, comme le fier chasseur de lamantins.

Rythmez clochettes rythmez langues rythmez rames la danse du Maître
des rames.

Ah ! elle est digne, sa pirogue, des chœurs triomphants de Fadyoutt
Et je clame deux fois deux mains de tam-tams, quarante vierges à chanter
ses gestes.

Rythmez la flèche rutilante, la griffe à midi du Soleil Rythmez, crécelles des
cauris, les bruissements des Grandes Eaux
Et la mort sur la crête de l'exultation, à l'appel irrécusable du gouffre.

Mais la pirogue renaîtra par les nénuphars de l'écume
Surnagera la douceur des bambous au matin transparent du monde.